

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Mon Toronto

Jean Fugère

Mon Toronto
Number 63, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42469ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fugère, J. (1991). Mon Toronto. *Liaison*,(63), 22–23.



Mon T

CONCEPT : JEAN FUGÈRE ET PAUL CARRIÈRE. RECHERCHE : MARIO THÉRIAULT. GRAPHISME : PATRICK SAYERS.
PHOTOGRAPHIE : MICHAEL COOPER.

Vous connaissez quelqu'un, vous, qui se meurt d'enthousiasme pour Toronto? Moi pas. Toronto, même pas besoin de vérifier, est à coup sûr la ville canadienne que l'on prend le plus de plaisir à dénigrer. La ville qu'il est carrément de bon ton de mépriser et qui semble d'ailleurs éprouver un certain plaisir à l'être... Comme si drapée dans le mépris qu'on lui porte, elle protégeait d'autant mieux ses secrets, ses silences et sa si précieuse intimité.

Six ans plus tard, je suis pourtant encore là. Qui a changé? Elle ou moi? Serait-ce que je me suis finalement habitué, comme on dit que l'on s'habitue à tout? Disons que peu à peu le code culturel anglophone m'est devenu plus familier. Premier déclin : l'épisode du café-terrasse. Vous connaissez, sans aucun doute, la très québécoise formule *J'étais dans ton coin, j'ai pensé arrêter*. Impensable à Toronto. Ici, on vous invite en indiquant le jour, l'heure et le café. Donc, un certain mardi, à 17 h 00, à un café-terrasse de la rue Harbord, que j'examinais attentivement en attendant l'arrivée de mon ami, je constatai soudain que tous les cafés-terrasses torontois, systématiquement, étaient entourés d'une clôture. C'est la loi, comme je l'ai appris depuis. Mais derrière la loi, il y a l'esprit de la loi. Le fait qu'à Toronto le privé se démarque toujours nettement du public. Qu'ils évoluent, l'un et l'autre, sur deux droites parallèles qui ne se rejoignent pratiquement jamais. De

ce jour-là, j'ai compris que Toronto avait au moins deux visages et qu'un seul me plaisait. Oui au visage privé, à ce côté-ci de la clôture, non à l'autre, au visage public.

Le Toronto que l'on vend, le visage public, c'est celui des cartes postales. Regardez-les : la tour du CN, le Skydome, les tours de Bay Street et du centre-ville. Pas de visages humains, que des profils urbains, que des centres Eaton, que des édifices de béton... C'est la façade impersonnelle que je déteste.

Celle que j'aime, c'est l'autre, qui se cache derrière. La ville aux 100 groupes ethniques, qui parle plus de 85 langues différentes et qui accueille la plus forte population d'immigrants au pays. J'aime les couleurs vives, les étals de légumes et les rires des quartiers italiens et portugais, l'achalandage des cafés et des boutiques du quartier de l'Université de Toronto, l'Annex, et la foule bigarrée de la rue Queen. Sans oublier mon quartier, The Junction. Essentiellement, c'est dans ces petits villages, que l'on saisit le mieux l'esprit original de Toronto, ce mot huron qui voulait dire : lieu de rencontre. Le cœur éclaté de la ville vit là. Ne cherchez pas de pouls commun, Toronto bat au rythme d'une multitude de cadences. Ce qu'a bien compris, consciemment ou non, la communauté francophone de Toronto qui, bien que coincée entre la tentation de l'esprit de clocher et une curiosité pour

o r o n t o

toutes ces saveurs internationales, a refusé le ghetto pour se fondre indistinctement au tissu urbain.

Deuxième déclin : l'architecture populaire. Si Toronto est célèbre pour sa tour du CN au gland protubérant, ville masculine donc, Montréal l'est pour son Mont-Royal, une forme ronde, féminine, et aussi entre autres pour ses escaliers extérieurs du Plateau Mont-Royal. Sinueux et tirebouchonnés, sorte de ponts invitants entre l'intérieur et l'extérieur, ces escaliers, sans autre intermédiaire, nous projettent directement dans l'appartement. À Toronto, en revanche, ville du townhouse de brique rouge, on aime l'enfilade du petit parterre, de la galerie aux colonnes doriques et finalement du portique qui, en bout de ligne, mène à l'appartement. Toujours ce besoin du préambule, d'une antichambre au désir, d'une distance entre le monde et soi. Distance est un mot-clef à Toronto. Physiquement, d'abord, et c'est le cauchemar des automobilistes, la ville s'étend sur des kilomètres. Mais mentalement aussi, le Torontois aime naturellement installer une distance entre lui et le reste du monde. La proximité, la familiarité, l'immédiat de la spontanéité, et à plus forte raison la promiscuité l'inconfort. Idéalement, d'où cet amour marqué de la hiérarchie, il faut toujours un filtre entre soi et la réalité.

Deux petits déclins, choisis parmi tant d'autres et qui révèlent au bout du compte la même chose : Toronto est une ville ambiguë, à plusieurs visages et qui, même dans son visage le plus privé, continue de multiplier les écrans, de protéger ses secrets, de retenir ses mystères, de contenir ses richesses. D'où l'affection ambivalente, comme vous le verrez, des six artistes retenus.

Cela dit, si je sais fort bien pourquoi j'y suis venu, — et ce n'est pas uniquement l'envie de me promener en tramway — je ne sais plus très bien pourquoi j'y reste. Le travail, oui, et le confort d'un certain niveau de vie bien sûr. Régulièrement, comme un réflexe, je me tâte et m'interroge : pourrais-je partir demain? Suis-je ici à demeure? Honnêtement, je ne sais plus, je n'arrive pas à répondre. Sinon que l'appétit est toujours intact. Que je n'ai pas encore épuisé Toronto, que je n'en ai pas fait le tour, qu'il y a encore une trouvaille à faire, un métissage à vivre. Au fond, oui, c'est dans le désir fou de métissage qu'elle a créé en moi, que Toronto me séduit et me possède le plus. Il n'y a pas de culture pure, toute culture est une multiculture, ai-je appris ici. Toute culture est un fondu d'influences, et, sous ce rapport, de toutes les villes canadiennes Toronto est sûrement la plus riche. C'est une bâtarde et c'est en cela que je l'aime.

JEAN FUGÈRE